

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite)

IV

Elle fut en fixant, comme fascinée, les énormes boutons de verre qui, en face d'elle, étincelaient sur un vaste buste paré du corsage des dimanches, qu'Ulrique se surprit à établir mentalement toute une échelle de comparaisons : à côté des costumes criards qu'elle avait sous les yeux, elle évoqua la coupe élégante et la nuance "crème tendre" de ceux portés par Thekla et Mélanie au dîner de la villa Flora ; puis, ce furent, en regard : les assiettes pesantes et dépareillées et l'impeccable service de table ; le hideux papier de tenture et les lourdes draperies soyeuses ; la fille essoufflée et toute en sueur qui aidait Mme Badl à contraindre chaque convive à doubler le nombre de tasses de café léger et de part de gâteau cuit à la maison que peut décemment ingérer un estomac ordinaire, et ces maîtres d'hôtel si discrètement corrects de la comtesse Tiefenthal.

Elle s'en voulait, la pauvre enfant ; elle se demandait par quelle fatalité il fallait qu'elle considérât ces braves et honnêtes gens, si bien intentionnés, avec des yeux semblables à ceux dont les Minart et les Tiefenthal l'avaient vue elle-même ! Pourquoi avait-il fallu qu'il lui fût révélé ce luxe, dont elle sentait se réveiller en elle l'instinct inné, puisqu'elle n'avait aucun espoir de le posséder jamais ?

En quittant enfin les Badl, après la longue épreuve qu'il avait fallu jusqu'au bout subir, elle pensa :

"J'appartiens aussi peu à ce monde-là qu'à l'autre. Il n'y a place pour moi nulle part, comme si je n'avais pas le droit d'exister."

Si Ulrique eût été moins jeune, d'âme moins forte, moins confiante en sa juvénile énergie, cette constatation l'eût sans doute aigrie ; mais elle se dit que, si le sort était rude envers elle, elle saurait lutter contre le sort, marcher tête haute vers l'avenir et ne pas se laisser vaincre, malgré tout, dans le combat que ne pouvait manquer d'être sa vie !

Les Minart et les Badl n'étaient pas les seuls parents d'Ulrique. A un degré moins immédiat existait la famille de sa grand'mère paternelle, mais elle ne savait rien ou presque rien de ces parents anglais. Parmi les papiers de son père, elle avait bien lu plusieurs lettres adressées à sa grand'mère par un sien frère, Sir Arthur Nevyl, qui, à en juger par certains extraits de la correspondance, devait avoir possédé une grande fortune. Il y avait, dans ces lettres, de fréquentes allusions aux deux fils de leur auteur, Gilbert et George, cousins germains, par conséquent, du Comte Emile Eldringen. Une lettre contenait une vieille photographie, toute pâle et presque effacée, représentant deux petits garçons en vestes rondes et grands cols blancs. Au dos, il y avait cette annotation : "Mes fils, Gilbert et George." Souvent Ulrique avait contemplé curieusement ce double portrait.

Depuis la mort de la comtesse Eldringen, mère d'Emile, les relations avaient presque cessé entre les deux familles. C'est par les journaux que le comte avait appris la mort de son oncle, et peu après, il avait reçu une belle bague, souvenir légué par le vieux gentilhomme anglais à son neveu d'Autriche. L'envoi était fait par Gilbert, l'aîné des deux cousins qui l'avait accompagné de quelques lignes brèves, mais amicales.

Tout enfant qu'elle fut alors, Ulrique se rappelait très bien la réception de la bague. Depuis, elle ne savait plus rien de Gilbert ni de George.

Ulrique, comme il a été dit avait dix-neuf ans lorsque son père, usé par les excès de tous genres, après une première atteinte du mal qui ne pardonne pas, vit s'interrompre sa vie errante, pour venir mourir sur un lit de l'auberge du *Soleil d'or* à Glockenau.

V

GLOCKENAU

Le lendemain de l'enterrement, Ulrique s'éveilla, rafraîchie par la première nuit de sommeil ininterrompu qu'elle eût goûtée depuis huit jours. Le soleil se levait une hirondelle frôla la fenêtre d'un léger coup d'aile, qui semblait à la fois un reproche et un appel. Ulrique s'assit sur son lit et plongea par la fenêtre des regards qui, pour la première fois depuis une longue semaine, avaient conscience de ce qu'ils voyaient, et ce qu'elle voyait était si brillant sous les rayons de soleil et si frais sous la rosée du matin, si souriant, si reposant, et d'un vert si tendre, qu'elle se sentit irrésistiblement attirée vers cette nature si belle. Elle s'habilla rapidement et sortit.

A peine eut-elle quitté le seuil de l'auberge qu'elle s'arrêta et, pendant une minute, contempla et s'orienta.

Le village était situé dans le fond d'une vallée ; la partie haute se rétrécissait pour disparaître en une courbe abrupte, au milieu des collines boisées, tandis que la partie basse s'élargissait graduellement pour se perdre dans une plaine bornée, dans le lointain, par une longue chaîne de montagnes. Une petite rivière, descendant de l'extrémité escarpée de la vallée, formait une courbe autour de la rangée irrégulière de maisons qui constituaient la principale partie de Glockenau. C'était moins une rue qu'un amas de fermes grandes et petites, dont les vergers se confondaient, si blancs que, de la plaine au bois, on eût dit un vaste et capricieux champ couvert de neige.

Dans le village avait déjà cessé l'agitation matinale ; les hommes étaient allés aux champs ou dans les bois ; on avait conduit les vaches au pâturage et leurs clochettes faisaient entendre leur tintement vacillant de tous les coins de la vallée. Il y avait des portes ouvertes de tous côtés, des seaux à lait mis dehors pour égoutter le long des murs, des touffes de gentiane bleue dans des pots de faïence sur le bord de quelque fenêtre ouverte ; quelquefois un couple d'enfants, aux joues rebondies et luisantes comme des pommes, déjeunaient sur le pas de la porte et murmuraient timidement un : "Dieu vous bénisse !" tandis qu'Ulrique traversait le village.